

Voyages

par Gildas Mathieu

paru dans **Critikat** le 24 septembre 2013

(...)

Autre film à la première personne, *Lame de fond* de Perrine Michel fouille les racines d'une folie. Dès la première scène, un trouble s'installe : tandis que nous avançons sur une route de campagne assoupie, une femme annonce une comptine plutôt sombre : « *Fais dodo, petit zébu / au galop t'as tant couru / que te voilà tout fourbu / Tu es, pauvre hurluberlu / le plus sot de la tribu / le plus triste individu / que j'ai jamais, jamais vu...* » A capella, toujours à la limite du faux, la voix déraile par instants, donnant le ton d'une œuvre singulière et coupante. Après la mort de son père, la réalisatrice visite une dernière fois la maison familiale bientôt mise en vente. Tandis que sa mère et son frère se remémorent des anecdotes joyeuses, elle livre une version dissonante. Pour elle, aucun vert paradis dans ces années de jeunesse : « *y avait des embûches, des pièges* ». Très vite deux récits se superposent, et le monologue inquiet de la cinéaste vient parasiter les phrases banales et légères de ses proches : « *J'ai grandi dans les coulisses, j'avais toujours des idées de refuge* » nous glisse-t-elle à l'oreille. À l'écran, de belles photographies cohabitent avec des visions plus noires : gouttes de pluie sur les vitres, ombres sur le carrelage, insectes écrasés sur le sol, plafond écaillé... Peu à peu, le dédoublement se fait plus violent, tandis que le récit vire au cauchemar, suggérant un possible inceste sur fond de tables de multiplication. Les mots ont la crudité de l'enfance, vont directement à l'essentiel, arrachant des sentiments bruts sans les décrypter : « *J'avais honte* », « *J'étais fière* »... Fuyant à travers champs dans une course effrénée, Perrine Michel et son film prennent le train vers Paris. S'ouvre alors un nouveau chapitre, où l'angoisse cède le pas à la paranoïa. Errant dans la capitale, observée par d'immenses affiches publicitaires, la réalisatrice s'imagine au centre d'un complot mené par les « *sarkozystes* », soupçonne « *les blonds décolorés, les propriétaires de caniche, les porteurs de parapluie* ». Cette bouffée délirante s'accélère jusqu'à cet aveu déchirant : « *Je crois que j'ai une mémoire qui invente des choses : je ne sais plus ce qui est vrai, ce qui est faux. Je voudrais me greffer un bouton on/off sur le cerveau.* » La dernière partie retrace un long enfermement psychiatrique : alors que les médecins posent sur elle leur diagnostic, de magnifiques séquences animées nous offrent un aperçu de son univers mental, à base de radios, pilules et seringues. Le film prend alors une dimension thérapeutique, Perrine Michel fabriquant des images pour exorciser ses peurs, sortir enfin de son appartement et affronter le monde extérieur. Brillamment écrit et monté, *Lame de fond* témoigne en outre d'une inventivité constante.

(...)